

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 13

Artikel: Hoche-Queue : [suite]
Autor: Geoffroy, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192866>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

velle. Hanté par cet esprit d'imitation, cette espèce de contagion morale, l'obsession de la célébrité future le poursuivait : *Tu verras, dit-il à un de ses camarades, qu'on parlera de moi dans quelques jours.*

Conduit devant le commissaire de police, il déclara qu'il avait arrêté la mort de son patron et que rien n'aurait permis à celui-ci d'échapper. Il semblait qu'il ignorât le remords et éprouvait sans doute une satisfaction intime d'avoir réussi. »

On voit par là que l'application de la peine de mort n'arrête guère les meurtriers et, qu'en outre, les récits écœurants qui abondent à la troisième page des petits journaux français qui nous arrivent chaque jour par ballots, ne peuvent qu'exercer une influence funeste sur les mœurs. Les nouveaux tarifs douaniers feraient une œuvre vraiment patriotique et morale, en frappant de droits très élevés l'entrée de cette littérature on ne peut plus malsaine.

Lo regret de 'na fenna.

Ne faut pas dzudzi su la mena. Dâi iadzo que y'a lài a dâi dzeins mariâ que sè font boun'asseimblant per dévânt lo mondo, et que quand sont solets à l'hotô, ne font que dè ronâ et dè sè remâofâ. Lo teimps iò sè desont : mon petit colin, mon bijou, ma chérie, ma collette, est passâ, et la mâiti dâo teimps ne sè paovont pas derè oquiè sein bordenâ.

Ein 47, l'annâe dâo Sonderbon, qu'on avâi met su pi l'élita, la réserva et mémameint lo depôu, s'étâi onco formâ dâi compagni dè volontéro, que c'étâi dâi z'hommo qu'étiônt francs, et assebin dè cliâo que n'avîont jamâis étâ recrutâ. Cliâo volontéro n'étiônt pas d'obedzi dè parti; mâ c'étâi soi-disant, dâi crâno patriotes que volliâvont vaincre ou mourir. Binsu que y'eîn avâi qu'étiônt bin ein-teinchounâ; mâ y'eîn avâi on part que s'étiônt fé inscrire po poâi sein allâ cau-quiè teimps ein laisseint la fenna à l'hotô.

Quand cein est venu què l'a faillu parti et que lè piquièttès sè sont met à traci po portâ lè z'oodrès, n'ia pas ! l'a faillu fèrè lo sa tot lo drâi. On arâi bio z'u arretâ lo mécanique po écâore, âo bin la rebatta po fèrè lo vin dè bliessons, n'ia vâi pas moian dè fèrè lo renitant, et coute qui coute, faillu modâ, que ma fai lè fennès coumeinciront à pliorâ et à sè lameintâ. Cein fut on rudo momeint; ne lâi eut què lè valets et lè z'homo mau accobliâ que furont conteints dè parti; mâ cliâo qu'avîont fenna et enfants et nion po gouvernâ à lâo pliace et po trairè, partessont on pou maugrà leu.

Frederi à Pimpreneu, on vilhio dè 50 ans, n'avâi jamâ étâ on bin fameux sordâ, et tot parâi s'étâi met dein lè volontéro, que tsacon trovâvè que c'étâi

'na folerà, et on plieignâi sa fenna, qu'allâvè restâ tota soletta, que seimbliâvè que le dévessâi ètrè bin chagrinâ; mâ diabe lo pas ! Lo dzo que l'a du parti, n'a pas fé tant dè ce commerce po lâi derè adieu, et ne faut pas crairè que sè séyont remolâ et ni tchaffâ. La pernetta étâi pè lo courti et l'autro lâi a criâ : à la revoyance ! du su la porta, et l'a modâ.

— Coumeint ! vo ne pliorâ pas dè vairè parti voutron Frederi, fâ à la fenna à Pimpreneu onna vesena que sè trovâvè quie ?

— Càisi-vo, Nanette, se le repond, l'est pi quand revindrâ que vu pliorâ.

HOCHE-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

V

Ce jour-là je m'étais engourdi plus tard que de coutume dans ma retraite favorite ; je ne devais point, en effet, rentrer à la Renardière pour le souper. Richardot, le brigadier du canton des Oseraies, nous avait invités, Bernard et moi, à son retour de noces, et j'avais promis de m'y rendre.

Le chemin le plus court était de passer près de Notre-Dame-des-Mésanges, en laissant Monthiers-aux-Bois sur sa gauche, et de marcher droit au travers des coupes affouagères de la commune. On gagnait ainsi une heure sur les circuits de la route départementale.

Je ne fus donc pas surpris d'apercevoir Bernard en tenue et venant de mon côté vers six heures, à la nuit tombante, et j'allais me lever pour aller à lui, quand une sorte de trot de chevreuil, un froissement de branches écartées, me firent rester coi. Les objets, sous le couvert, commençaient à être incertains, et machinalement je tâtais mon fusil en écarquillant les yeux pour mieux voir.

Le chevreuil, c'était le *Hoche-Queue*.

Je ne pouvais plus me montrer ; le mieux était de me raser sans bruit et de rester le spectateur involontaire et charmé de l'entrevue de mes amis.

Elle s'avavançait, un doigt sur la bouche, regardait çà et là ; lui était demeuré immobile, sans une parole, sans un geste.

Le *Hoche-Queue*, arrivée dans le rond-point de la fontaine, s'élança en deux bonds et prenant le garde à bras-le-corps, appuya fortement sa tête mignonne sur la poitrine aux boutons argentés et à la croix rouge. Il saisit la tête des deux mains, leva un instant les yeux en haut, puis baisa doucement le *Hoche-Queue* sur le front et sur les cheveux.

Ce fut tout ; dix secondes s'étaient écoulées et déjà le brigadier s'éloignait à pas pressés du côté des Oseraies, déjà le trot de chevreuil broussaillait, en diminuant peu à peu du côté opposé.

Je me levai à mon tour et me mis à courir sans me douter, quoiqu'ému cependant, que je venais d'assister à un adieu suprême.

Richardot nous régala de son mieux ; et il n'était pas loin de minuit quand je serrai la main de Bernard à l'intersection des deux allées forestières qui se dirigeaient l'une vers la Renardière, l'autre vers la Maison Forestière.

Hervé, sous prétexte de vente de bois, était allé, lui, à la ville voisine, et rentré alors que sa fille était déjà couchée, il l'avait fait relever, à coups de pied, pour courir à Monthiers lui chercher encore de l'eau-de-vie.

Le *Hoche-Queue* était partie sans murmurer, comme d'ordinaire ; mais le chemin est long du taudis qu'habitait le braconnier à l'auberge de Monthiers ; arrivée là, il lui fallut attendre, de sorte que, s'impatientant, l'ivrogne s'était avisé d'aller à sa rencontre.

Dans le même chemin venaient, d'un côté le pauvre *Hoche-Queue* sanglotante avec une lanterne à la main droite et une bouteille dans la main gauche, de l'autre Hervé, furieux sans raison, sa pipe aux dents et son fusil sur l'épaule. Le garde marchait dans une avenue qui coupait ce chemin, transversalement.

Quand il eut arraché la bouteille aux mains de sa fille, le braconnier en absorba une partie sur place, puis, l'enfonçant dans la poche de sa veste, grommela au *Hoche-Queue* qui partait rapidement : « Tu peux aller te coucher, je vais apprendre à tes galants comment on fait la cour aux filles. Tu vas entendre cela !

Et il continua, en trébuchant, sa route du côté de Monthiers, sans trop savoir pourquoi il y allait.

La fatalité voulut qu'il croisa le garde au moment où celui-ci, quittant le chemin de traverse, s'engageait dans l'avenue principale. Quelle scène se passa alors ? Nul ne l'a jamais su ; mais deux coups de feu me firent tressaillir comme je franchissais le seuil de la Renardière ; ils firent aussi s'élaner dehors le *Hoche-Queue* qui venait de rentrer au logis.

Puis, ni l'un, ni l'autre, nous n'entendîmes plus rien que le vent de pluie qui courbait en tous sens et avec des gémissements les sapins et les peupliers.

A l'aube, des coupeurs au bois et des charbonniers trouvèrent le brigadier étendu dans l'herbe humide de l'avenue forestière ; une charge de chevrotines l'avait atteint à l'occiput et l'avait foudroyé.

On le coucha sur des brancards et on le reporta à sa pauvre vieille mère.

Je fus prévenu vers les dix heures du matin et je courus à la Maison Forestière.

Surpris par la mort, Bernard avait gardé le doux sourire qui, d'ordinaire, entr'ouvrait ses lèvres ; ses traits avaient été subitement immobilisés et aucune contraction n'en rompait l'harmonie des lignes. C'était toujours la figure franche, martiale et bonne du soldat. Je le pleurai sincèrement et demandai, comme une faveur, de remplir autour de ses restes les devoirs qu'y eût remplis un frère.

Ses gardes et moi, nous le veillâmes pendant deux nuits ; et cette veillée de mort sera bien le spectacle le plus grandiose dans sa simplicité, le souvenir le plus émotionnant dans ses détails tragiques dont mon imagination et ma mémoire puissent être frappées au cours de mon existence.

Le vent d'ouest qui soufflait depuis plusieurs jours finit par amener la pluie ; une de ces pluies lentes, mais continues, comme il en tombe pendant des semaines sur les forêts de Champagne, en automne. La Maison Forestière, avec ses girouettes grinçantes, son auvent quadrangulaire, son poteau indicateur, disparaissait dans un brouillard humide ; de quelque côté que l'on portât le regard, les avenues ouvraient l'éventail argileux de leurs

sentiers ravinés par les torrents. Pas un bruit, pas un oiseau, pas un voyageur pour secouer les tristesses et animer le silence; rien que les fagots pétillant sous le manteau de la cheminée, et de temps à autre un sanglot prolongé que terminait une prière. C'était la mère Bernard qui, la tête inclinée, les mains jointes entre les genoux rapprochés, pleurait son unique enfant.

Oh! la douleur de la vieille femme veuve et pauvre qui a perdu son seul fils devenu homme, c'est-à-dire son dernier amour, son orgueil et son pain; cherchez et dites-moi si vous trouvez une douleur comparable à celle-là?

J'étais la seule personne au monde qui connût les secrets de cet intérieur en deuil, et il me semblait parfois sentir Bernard autour de moi, entendre sa voix qui me disait: «Soyez un autre moi-même.» Je ne retournai donc pas, même pour une heure, à la Renardière, voulant agir, voir et écouter autour du cadavre.

(A suivre.)

Rapport d'un commandant de pompiers au sujet d'un incendie.

Monsieur le Préfet,

Hier la nuit étant venue comme d'habitude vers le soir, j'ont été me couché et me reposer dans le sein du sommeil, quand je fus réveillé en cerceau par décri qui criait ô feu. Devinant tout desuite qui s'agissait d'un incendie qui brûlait, je me çuis levez et j'ai aperçu un lueur incandécente du côté dela brasserie Pignoufman.

Ossitôt j'ai fait battre le rapel par les clairons de la commune et je me çuis réuni avec mes omes pour marcher à la rencontre du cinistre.

Arrivé sur les lieux j'ai senti le besoin de faire la pelle de chacun et j'ai vu que nous étions tous complet.

Malheureusement, dans la précipitation de la rapidité nous avions oublié nos pompes et nous ont été obligé de prendre l'ô avec les sots sur le conseille de M. le maire qui était dans la mare et qui senté movais, ce qui m'a rendu malade, et quand il n'y a plus eu rien a brûlé, le feu a été étein.

Alors j'ai allocutionné mes omes en les remerciant pour le courage qu'ils ont montré en cette circonstance, car cen eux les femmes qui occupaient la maison seraient aujourd'hui des truites.

Je certifie léquesactitude de ce rapport en foie de quoi je cignon avec moi.

BEAUDROCART
commandant de Pon Pieds.

Potage Chantilly. — Mettez à l'eau froide des lentilles que vous ferez cuire avec un bouquet de persil, un oignon et un peu de sel. Egouttez-les et passez. Mettez votre purée dans une casserole, rendez-la liquide avec du bouillon, ajoutez un morceau de beurre. Versez dans la soupière sur des croûtons.

Purée d'oignons ou Soubise. — Prenez des oignons de moyenne grosseur et faites-les

cuire à l'eau bouillante; égouttez et passez. Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre, ajoutez la purée et une pincée de farine; mouillez avec un bon jus, tournez souvent, et au moment de servir ajoutez un gros morceau de très bon beurre. On sert souvent avec la purée d'oignons un filet de porc rôti.

Livraison de mars de la *Bibliothèque universelle*: Le génie et l'occasion. Etude philosophique et littéraire, par M. P. Stapfer; — Les grandes banques d'émission d'Europe et la future banque nationale suisse, par M. le Dr W. Burckhardt; — Deux feuilles au vent. Nouvelle, par M. Jean Menos; — La guerre en Europe, par M. Ed. Tallichet; — L'hydrothérapie mise à la portée de tous. A propos de l'abbé Sébastien Kneipp, par M. le Dr A.-F. Suchard; — Mœurs publiques et privées des cours contemporaines, par M. V. de Floriant; — Poupées! Nouvelle russe, de Mme Vera de Gélikhowsky; — Chroniques parisiennes, italiennes, allemandes, anglaises, suisses, politiques; — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*:
Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

Un habitant d'une commune de France ayant été nommé maire le jour de la naissance d'un premier fils, on afficha le lendemain matin ces deux vers sur sa porte:

Notre choix l'a fait maire et l'hymen l'a fait père;
Quel triomphe en un jour de se voir père et maire!

Nous donnerons dans notre prochain numéro la solution du problème de samedi. — Nous rappelons que les réponses à nos problèmes, charades, etc., ne sont reçues que jusqu'au *jeudi soir*. Il n'est pas tenu compte de celles qui arrivent plus tard.

Michel Strogoff et Cronstadt.

Lorsque, l'hiver dernier, cette pièce fut reprise à Paris, au théâtre du *Châtelet*, reprise qui comptait pour la 655^e représentation, un nouveau tableau à sensation y fut ajouté en mémoire de l'inoubliable réception faite aux marins français à Cronstadt.

Voici comment l'ingéniosité théâtrale de Dennery procéda pour enchâsser dans son drame un épisode complètement étranger à la donnée principale:

Au moment du dénouement, le grand-duc, — car il y a un grand-duc dans *Strogoff*, — dit au reporter français Jolivet, en s'inspirant du toast prononcé par un général russe au banquet offert à l'amiral Gervais:

Votre main, monsieur; bientôt, peut-être, l'auguste chef de notre maison impériale proclamera hautement sa profonde sympathie pour la France. Nos deux grandes nations seront alors fraternellement unies, vos ennemis seront les nôtres, et lorsque, chez vous, on criera: «Aux armes, citoyens!» ce belliqueux appel arrivera jusqu'à nous; il retentira dans nos cœurs, et, de la Vistule au Kamtchatka, des bataillons se formeront au cri de: «Vive la France!»

Et Jolivet réplique:

Et la France entière répondra: «Vive la Russie! Vive le Tsar!»

Alors sur ces paroles, au sens en quelque sorte prophétique, une toile métallique transparente s'éclaire avant de disparaître, et l'on voit en perspective l'immense rade de Cronstadt, avec les navires de la flotte sur lesquels des masses chorales et des fanfares font alterner l'*Hymne russe* et la *Marseillaise*.

L'effet, saisissant, a été immense.

Boutades.

— Père Salomon, à quel taux prêtez-vous?

— A neuf bour zent.

— Comment, neuf pour cent! Vous ne craignez donc pas le mépris général?

— Non.

— Et la justice de Dieu?

— Le pon Tieu, t'en haut il foit le chiffre à l'enfer et le brend bour un 6.

L'esprit d'autrefois. En ménage, il faut se faire des concessions:

— Moi, disait Chateaubriand, je n'ai jamais faim avant sept heures; mais comme M^{me} de Chateaubriand a coutume de dîner à cinq, nous avons décidé que nous nous mettrions à table à six. Comme cela, nous sommes tous les deux contrariés.

THEATRE. — Tous les soirs **Michel Strogoff**, pièce à grand spectacle. Costumes et décors superbes, trois grands ballets. Spectacle terminé avant minuit. — Samedi 26 et dimanche 27 mars, **matinées et soirées.**

L. MONNET.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESEUR

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE ET A LA FÊTE DES VIGNERONS.

Orné de nombreuses vignettes.

En vente au bureau du *Conteur Vandois* et dans toutes les librairies. — Prix 2 fr.

CONSTRUCTIONS EN FER

Serrurerie en tous genres.

Spécialité de fourneaux de cuisine au bois.

St-Roch, 14 et 16, LOUIS FATIO, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,50. Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,25. — Canton de Genève 3 % à fr. 104. — De Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 60. — Barletta, à fr. 39. — Milan 1861, à fr. 39. — Milan 1866, à fr. 12. — Venise, à fr. 25,50. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 102,50. — Bons de l'Exposition, à fr. 6. — Croix-blanc de Hollande, à fr. 14,25. — Tabacs serbes, à fr. 13,50. Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud. — 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.